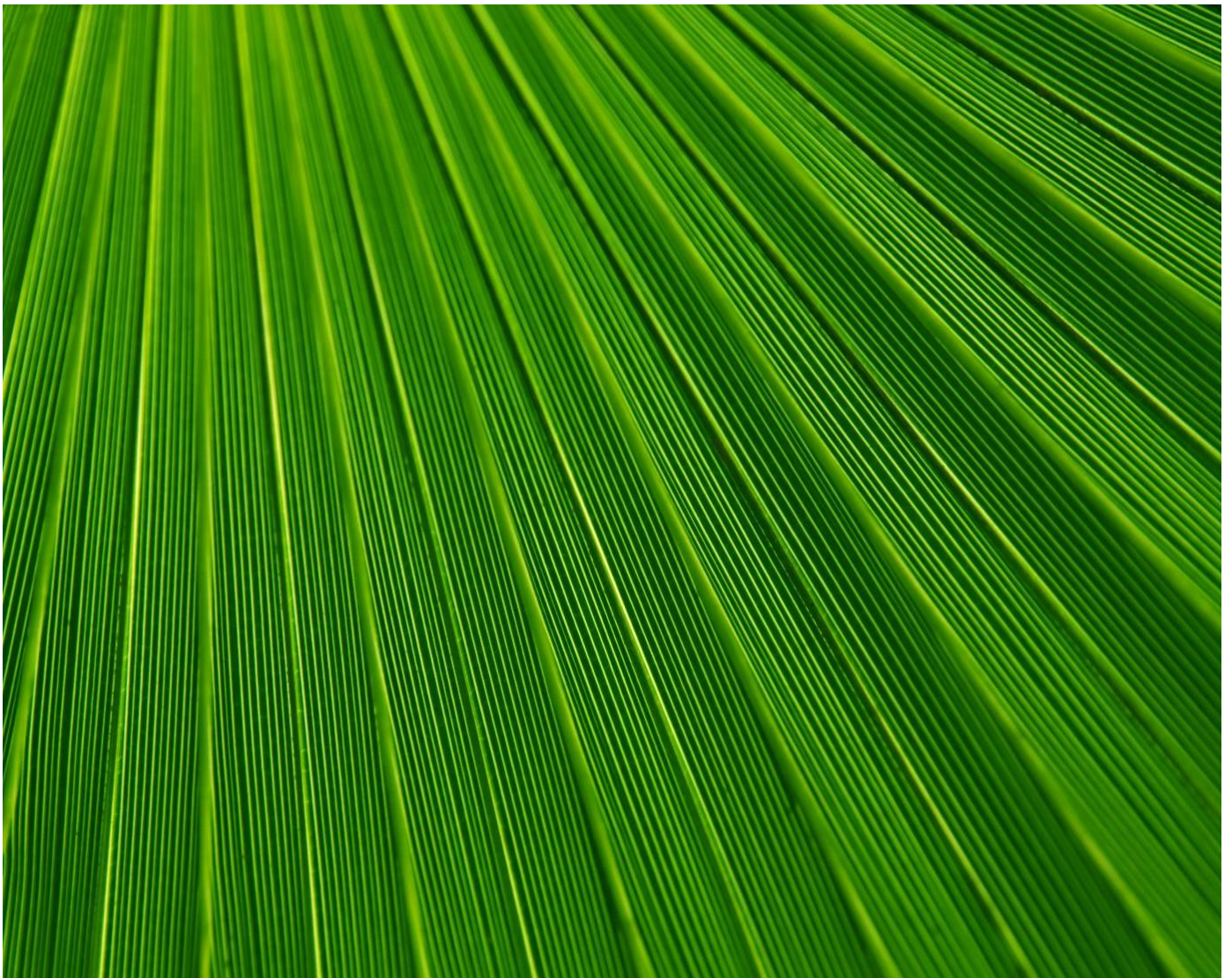




La nature en proie à l'économie capitaliste. (1/2)

Éléments de réflexion pour l'économie sociale



« L'injuste destin du pangolin », écrivait un collectif de cinq artistes belges au cœur du confinement vécu en 2020 lors la pandémie du Covid 19. Si l'histoire raconte l'amour d'un couple à peine formé en pleine crise sanitaire, le titre de l'ouvrage fait lui référence à une réalité toute autre. Le pangolin, petit mammifère discernable par ses écailles, a été considéré durant quelques mois comme l'animal porteur du virus Sars-Cov2 à l'origine de la maladie du Covid-19. Suspecté d'être l'intermédiaire du virus entre la chauve-souris et l'être humain, l'animal jusqu'alors inconnu du grand public subit pourtant une chasse dévastatrice. Mammifère le plus braconné au monde¹, ses écailles et sa chair sont très recherchées et principalement consommées en Chine pour leurs vertus médicinales.

Même si l'hypothèse rocambolesque d'un accident de laboratoire est toujours investiguée, la transmission du virus Sars-Cov2 est très certainement due à un contact direct entre un animal porteur et l'être humain². Les scientifiques savent que la chauve-souris est un animal « réservoir » de nombreuses maladies. Ces types de maladies sont qualifiés de zoonoses³ du fait de leur origine animale. La transmission vers l'humain se réalise très souvent avec un animal-hôte intermédiaire que l'homme côtoie ou consomme. C'est le cas de nombreuses maladies comme Ebola, la Fièvre jaune et le Sida. Si ce genre de maladie, normalement cantonnée dans des espaces géographiques très précis, arrive à se transmettre à l'homme, c'est bien parce que ce dernier transforme son écosystème. Lorsque cette transformation est outrancière, comme pour le braconnage de masse du pangolin, il ne faut pas s'étonner de voir de nouveaux virus apparaître. En outre, dans un monde où les déplacements et les échanges commerciaux sont nombreux, le développement et la transmission de nouvelles affections sont grandement facilités.

Il est indéniable que la mondialisation basée sur l'exploitation des ressources naturelles est à l'origine de la diffusion de la maladie du Covid-19. Le destin funeste du pangolin semble alors bien injuste puisqu'il dépend des comportements humains. Et si le destin du pangolin était plutôt d'éveiller les esprits ? En ce sens, la pandémie planétaire vécue doit nécessairement mener à une réflexion sur le modèle économique dominant. D'une part, ce modèle est extractiviste. C'est-à-dire qu'il fonctionne sur la transformation du milieu naturel et des ressources limitées qu'y en sont extraites. D'autre part, ce modèle est productiviste. C'est-à-dire que l'exploitation du milieu naturel mondial sert à produire des biens de consommation à grande échelle pour une partie seulement de la population mondiale. Appliqué sur l'ensemble des territoires, ce modèle économique érode la planète. Il affaiblit aussi les êtres humains car il favorise plus l'existence de certains que d'autres. Ce modèle économique, c'est le capitalisme. S'il doit être questionné dans les rapports humains, il doit également l'être, non sans analogie, dans le rapport entretenu entre l'être humain et la nature ainsi que l'environnement. Mais de quel rapport parlons-nous ? Quel est le lien entre l'exploitation de la nature et celle des êtres humains ? Si ces questions ont déjà été traitées par de nombreux auteurs, peu ont analysé l'effectivité d'une autre pensée du rapport à la nature dans les pratiques économiques. Est-il alors envisageable de penser différemment l'exploitation du monde ? Quelle autre économie inspirante est-il

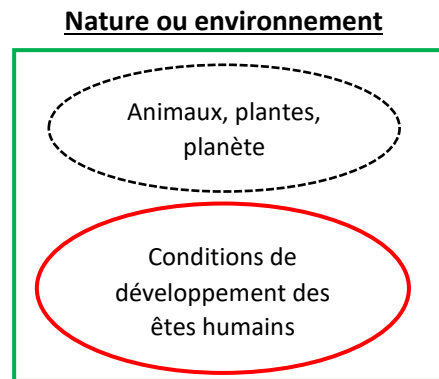
possible de construire ? Au détour des premières questions, ces deux dernières nous guideront dans le développement d'une double analyse. Dans cette première, nous allons spécifiquement nous pencher sur les définitions de «la nature » ainsi que de « l'environnement » et de leur relation avec le modèle économique dominant que nous connaissons. Nous concluons ce premier article sur d'autres imaginaires et conceptions du monde nous permettant d'engager notre réflexion sur l'économie sociale et sa prise en considération de l'environnement. Dans la deuxième analyse, nous préciserons comment l'économie sociale intègre, ou pourrait mieux intégrer, la finalité environnementale à sa finalité sociale première.

C'est quoi la nature ? C'est quoi l'environnement ?

Il n'y a pas une facette de nos vies d'occidentaux qui ne soit pas façonnée par le discours écologiste. On ne compte plus les invitations à la reconnexion à la nature dans les offres de loisirs. La médiatisation de la cause animale et de la mode végane invitent à avoir une alimentation plus respectueuse de la nature. Le mouvement « anti-avion » incite les voyageurs à ne plus émettre de CO2 inutilement en évitant de se déplacer en avion. La majorité des grandes enseignes proposent un rayon « durable » ou « bio » dans leurs magasins. Des citoyens changent radicalement de mode de vie en quittant la ville pour s'installer en « pleine nature » dans le but d'élever des moutons. Les enfants sont dès le plus jeune âge très concernés par les questions environnementales et en parlent énormément au point d'être inquiets pour leur avenir. Bref, tous nous sommes confrontés de multiples manières à la nécessité de revoir notre rapport à la nature et à l'environnement afin de lutter contre le dérèglement climatique. Une prise de conscience généralisée semble donc acquise pour diminuer notre empreinte sur la planète. Mais cette prise de conscience est-elle suffisante ? En quoi ces exemples cités sont-ils réellement des concrétisations d'un changement de modèle économique considérant la Terre selon un point de vue différent ?

Avant de parler d'économie et de décrire les liens entre celle-ci, la nature, et l'environnement, revenons d'abord sur les fondements des deux derniers termes. Souvent utilisés pour désigner une même réalité, les mots « nature » et « environnement » sont pourtant distincts. Le premier désigne les plantes, les animaux, l'être humain et la planète comme objets matériels⁴. Le deuxième désigne l'ensemble des conditions naturelles et sociologiques qui permettent à l'homme de se développer⁵. L'ambivalence entre les deux termes est entretenue par l'importance qui est donnée depuis une trentaine d'année au respect de la planète dans le débat public. La mouvance écologiste a en effet joué un rôle prépondérant dans cette (re)considération de la nature et de l'environnement selon une lecture similaire des deux termes. Par souci de compréhension, nous les considérerons

donc comme synonymes dans la suite de cet article (voir illustration ci-dessous). Mais quel est notre rapport à la nature et à l'environnement et pourquoi faudrait-il le revoir ?



Dans son ouvrage « Par-delà Nature et Culture »⁶, l'anthropologue Philippe Descola nous invite à réfléchir à l'importance de changer notre rapport à la nature afin de nous extraire du modèle économique dominant. Selon lui, le dérèglement climatique auquel nous faisons face est avant tout le fruit de notre appréhension du monde qui se base sur une séparation de l'être humain du reste de la nature. Culturellement, en tant qu'occidentaux, cela veut dire que nous considérons la nature comme un élément propre dont nous tirons notre subsistance. Il y a la nature et il y a les êtres humains. Philippe Descola parle d'une vision dualiste du monde qui est née durant la période de la Renaissance. Il s'appuie notamment sur la définition de la nature proposée par René Descartes pour étayer ses propos.

Fer de lance d'un mouvement philosophique qui a participé à la conceptualisation du terme de « Nature », Descartes a défini l'Homme moderne comme rationnel et non soumis à Dieu. Ce n'est plus Dieu qui rationalise le monde mais l'Homme. C'est-à-dire que ce dernier peut jouir d'une liberté lui permettant de considérer le monde comme une entité propre dont il peut tirer profit. « *Le vivant est une machine dont l'humain est le maître* » estime Descartes⁷. Le corps de l'homme lui est singulier et il vit dans un environnement naturel distinct. Philippe Descola, tout comme le philosophe François Ducarme⁸, ajoutent que cette première conception de la nature, dite naturaliste, a évolué avec toutefois un présupposé resté pérenne jusqu'à aujourd'hui, à savoir que la nature est considérée comme « à côté de l'homme »⁹. Elle est une abstraction ou un concept qui regroupe la matière présente sur la Terre ainsi que les êtres vivants qui ne sont pas humains. Même si nous sommes biologiquement des animaux, nous continuons de nous dissocier de ce que nous appelons « la nature ».

Cette conception de la nature n'est pas la seule existante de par le monde. Philippe Descola en distingue trois autres dont celle de l'animisme que l'anthropologue français a particulièrement étudiée. Son long travail de terrain en Amazonie auprès de la population des Achuars lui a permis de vivre une autre relation à la nature. Signe d'une différence radicale, « la nature » en tant que mot n'existe pas dans la langue des Achuars. Ils citent plutôt des entités, des êtres non-humains avec qui ils vivent et dont ils rêvent. La relation

avec l'environnement est profondément ancrée dans les esprits. La distinction stricte entre « nature » et « culture » n'est donc pas universelle.

Le Rêve du Pangolin

Pour imaginer cette idée occidentale la nature, nous avons écrit cette fable intitulée « le Rêve du Pangolin ». Ce court récit offre un imaginaire permettant de réfléchir la relation occidentale au monde.

L'homme avançait lentement dans la savane namibienne. Au détour d'un arbre, il l'aperçut enfin. L'animal se trouvait devant lui. Ses écailles brillaient sous le soleil rasant. Pensant ne pas avoir été entendu, l'homme s'approcha. Et soudain, le pangolin se retourna et se dressa sur ses pattes-arrières lui donnant des allures d'un être humain.

- « Qu'est-ce que tu fais là voisin ? » dit le pangolin.
- *L'homme ne savait pas trop quoi répondre. Était-ce un homme ou un pangolin qui était devant lui ? Il dit rapidement : « Je passais par là et je me disais que c'était une belle occasion pour te dire bonjour ».*
- « C'est gentil ! Te voyant si silencieux, je pensais que tu voulais me surprendre ?! »
- « Ahahaha bon !? Non, non pas du tout. Pourquoi penses-tu à une chose pareille ? » répondit l'homme.
- « Oooo comme ça, les hommes sont parfois blagueurs ... Mais, dis-moi, pourquoi passais-tu par ici alors ? Où désires-tu aller ? »
- *A nouveau embarrassé l'homme dit au pangolin. « Tu me connais, je suis toujours occupé à vouloir dénicher quelque chose. Je ne peux pas m'empêcher de chercher, de crapahuter, de découvrir. A vrai dire, je passais par chez toi car le chemin qui me mène vers d'autres terres traverse les tiennes. »*
- « Les miennes ? Comme toi, je ne suis qu'un être vivant qui mène ma vie sur une surface de poussière. Et toi, tu veux d'autres terres ? Tu n'es pas satisfait de ce que tu as ? »
- « Si bien sûr ! Mais vois-tu, j'ai l'impression qu'il y a tellement de chose autour de moi. Comment ne pas en profiter ? »

- *« Oui c'est vrai que je profite aussi des fourmis qui m'entourent. Elles sont savoureuses. Tu veux en goûter ? »*
- *L'homme est encore surpris. « Euuuuuh, non merci c'est gentil je ne mange pas de ce pain-là. Mais dis-moi Pangolin, je croyais que vous viviez à plusieurs ? Où sont les autres ? »*
- *« Tu me pose réellement la question ? Je pense que tu le sais mieux que moi... Pourquoi es-tu ici ? »*
- *Abasourdi, l'homme qui cachait sous ses vêtements une arme à feu depuis le début de la rencontre était cerné. « Pangolin, tu sais que je ne te ferai jamais aucun mal. »*
- *« Laisse-moi en douter ! Pourquoi cherches-tu à me tromper ? Qu'est-ce qui te permet de te croire au-dessus de moi ? »*
- *Le pangolin semblait tout d'un coup plus grand encore appuyé sur ses pattes-arrières. L'homme avoua tout. « Pangolin, je veux te tuer* pour le goût de ta chair. Je veux te tuer parce que j'en serai fier. Je veux te tuer parce que tes écailles valent chères. Pangolin, je peux te tuer parce que je suis le plus doué. »*
- *Le pangolin répondit : « Eh bien, tue-moi alors si tu es si malin ! »*
- *L'homme hésitait : « Vraiment ? Tu t'offres à moi sans discuter ? »*
- *« Mais nous discutons-là. Avant que tu me tues, puis-je te poser une dernière question ? »*
- *L'homme acquiesça devant tant de sérénité.*
- *« Tu l'as dit, tous les miens ont disparu. Je suis le dernier, le seul. Alors, pourquoi faut-il se gaver pour se nourrir ? Pourquoi faut-il être fier pour se montrer aux autres ? Pourquoi faut-il s'enrichir pour vivre ? Pourquoi faut-il anéantir pour vivre ? ... Pourquoi veux-tu prendre ma vie ? »*
- *« Car je pense pouvoir te posséder, car je pense pouvoir t'oublier par simple envie. »*

* La chasse du pangolin ne consiste pas à tuer l'animal mais à l'attraper. Les braconniers opèrent de la sorte afin de préserver sa chair. Il est donc maintenu le plus longtemps possible en vie dans des conditions effroyables. Par souci narratif, nous avons opté pour la mort directe de l'animal afin de souligner la brutalité et l'ignominie du braconnage du pangolin dont la commercialisation internationale est interdite depuis 2016. Ce choix rend également compte de l'exploitation outrancière des animaux par l'homme.

- *Le mépris de l'homme ne surprit pas le pangolin qui ajouta : « Sais-tu qui je suis réellement ? » Dès qu'il posa la question, le pangolin se métamorphosa encore. Ses écailles se transformaient en de longs cheveux, sa queue s'enroulait autour de lui pour devenir une cape. Et là le pangolin continua à parler devant l'homme immobile : « Je suis à la fois une partie de ta nourriture et dans le même temps ton semblable. Je suis peut-être plus petit que toi mais je ne t'appartiens pas. Je ne suis pas une chose qu'on peut exterminer. Je ne suis pas un être qu'on peut oublier. Toi et moi avons le droit de vivre. La mort est inéluctable mais elle n'est pas à vendre. Pourquoi veux-tu à ce point coloniser, accaparer et maîtriser notre monde ? Pourquoi continues-tu à cacher ton arme ? »*

L'homme se réveilla en sursaut. Il était appuyé contre l'arbre et le pangolin avait disparu. Ce n'était qu'un rêve et pourtant l'homme était convaincu d'avoir vécu la scène. Il se leva doucement et reprit son fusil. En se relevant, il le vit à nouveau. En regardant le pangolin, l'homme avait la sensation étrange d'être en face de lui-même. Il se dit alors qu'il ne le tromperait pas. L'homme passa son chemin car il savait que son appétit était démesuré.

En quoi cet éclairage philosophique et ce passage par le récit sont-ils nécessaires dans notre développement ? Cette conception de la nature initiée dès le XVII^{ème} siècle s'est accompagnée d'une révolution scientifique majeure. Merleau-Ponty le souligne d'ailleurs en disant que « *ce ne sont pas les découvertes scientifiques qui ont provoqué le changement de l'idée de Nature. C'est le changement de l'idée de Nature qui a permis ces découvertes* »¹⁰. Au fil de l'avancée des technologies et du progrès, l'opposition entre l'être humain et la nature s'est accentuée. Selon Philippe Descola, c'est cette perception du monde, et le fait même de nommer la nature comme entité propre, qui notamment ne permet pas aujourd'hui de transformer le modèle capitaliste, celui-ci étant la conséquence de cette pensée « naturaliste »¹¹. Frédéric Ducarme nous invite, lui, à appréhender la nature autrement que dans sa vision mécaniste, utilitariste et purement économique. Selon cet auteur, si la première définition donnée par Descartes a pu évoluer, elle le peut encore aujourd'hui¹². On peut nommer la nature tout en ayant une autre vision du monde et de l'économie.

De la conception de la nature à l'avènement du capitalisme

La conception occidentale de la nature comme objet propre, dont l'homme peut profiter, a mené à son étude minutieuse durant ces 250 dernières années. De son observation sont nées les premières lois mathématiques et physiques. Avec le développement de la science, c'est aussi celui des outils et des technologies qui vont mécaniser la nature. Ce progrès technologique s'illustre dans l'extraction grandissante des ressources naturelles avec un

tournant sans précédent lors de l'industrialisation. C'est en effet au début du XIX^{ème} siècle que naît le capitalisme comme mode de production « *industrialisé fondé sur la libre concurrence entre les propriétaires de capitaux* »¹³. Concentrons-nous d'abord sur le caractère industrialisé du capitalisme et son ancrage dans la pensée naturaliste.

Les principes éthiques centraux du capitalisme sont la raison et le progrès. Pour produire des biens matériels pour les membres d'une société, il faut transformer les ressources naturelles sur base de connaissances, ou pour les nommer autrement, sur la raison scientifique. Par exemple, le charbon, comme source d'énergie, est probablement la ressource la plus emblématique de la mise en place du capitalisme industriel au XIX^{ème} siècle. Les connaissances évoluant, ce sont d'autres découvertes qui ont été réalisées au cours de ce siècle. Toujours en matière d'énergie, le pétrole fut la deuxième grande ressource découverte à la fin du XIX^{ème} siècle. Et c'est notamment grâce à l'énergie extraite du charbon que l'homme occidental a pu sonder des gisements de pétrole et parfaire ses outils technologiques. En d'autres termes, la maîtrise de la nature par l'homme amène le progrès qui lui est nécessaire pour maîtriser plus encore la nature. Ce qui lui permet d'améliorer ses conditions et son confort de vie. Aujourd'hui, ce modèle économique est le plus répandu sur Terre et il s'est profondément complexifié du fait des grandes mutations technologiques avec, pour la dernière, le développement d'internet et de l'univers numérique.

Si cette explication peut paraître caricaturale et simpliste, elle n'en est pas moins évocatrice de la manière dont un système économique et politique propre à un modèle culturel peut devenir hégémonique et finalement désastreux pour la planète. D'aucuns parlent de l'ère de l'anthropocène pour qualifier l'incidence de l'activité humaine sur la Terre. Pour le citer à nouveau, Philippe Descola nous rappelle que les êtres-humains ont toujours vécu dans, et de, la nature. L'idée d'anthropocène souligne selon lui¹⁴ le caractère destructeur et irrémédiable de la modification de l'environnement par l'Homme. L'anthropocène est donc l'expression du modèle capitaliste qui oublie la nature et modifie la relation entre l'homme et celle-ci. Si le terme rend compte de la nécessité d'en prendre conscience, il élude complètement les raisons profondes et la responsabilité du capitalisme. Par ailleurs, il omet également toutes les autres modèles culturels qui existent encore sur Terre. Andreas Malm a d'ailleurs proposé le terme de capitalocène qui désigne clairement le coupable. On se dégage ainsi du caractère « misanthrope » et universel du mot anthropocène¹⁵.

Quel lien avec le système économique dominant actuel ? De la maîtrise de la nature à celle des hommes

L'extractivisme et le productivisme sont les corolaires des principes éthiques du capitalisme que sont la raison et le progrès que nous avons détaillés plus haut. L'extractivisme comme transformation et exploitation du milieu naturel permet de

produire des biens de consommation censés améliorer les conditions de vie de tout un chacun. Mais pour extraire et produire, il faut gérer. Cette gestion est planifiée par les hommes qui doivent s'organiser pour veiller à la redistribution d'un surplus. Si certains veillent à la redistribution, d'autres s'affairent à travailler pour extraire les ressources nécessaires à la production. Tout système économique est donc un mode production qui fonctionne sur ce principe¹⁶. Reste à savoir comment on extrait et produit et à quelle fin? Pour l'intérêt de tous ou de certains ?

Au cours de l'histoire, les êtres humains ont dû perpétuellement s'organiser pour gérer cette tension entre extraction/production et redistribution. De manière égalitaire ou inégalitaire, les hommes ont toujours eu la capacité de décider de la répartition des biens qu'ils possèdent. Dans un admirable article écrit en 2018¹⁷, David Graeber et David Wengrow expliquent en quoi la répartition est profondément politique et donc tributaire des choix faits par les hommes. Ils démontrent par ailleurs la non-linéarité de la redistribution économique et par conséquent de l'égalité ainsi que de l'inégalité dans l'histoire humaine. Ils réfutent donc le déterminisme qui veut que le monde eu été très égalitaire sous l'ère préhistorique pour l'être de moins en moins lors du développement civilisationnel marqué par la hiérarchisation due à la révolution agricole et l'apparition des villes. Ils précisent qu'il y eut plutôt des va-et-vient entre des situations égalitaires et inégalitaires selon les organisations politico-économiques et les conditions environnementales sur des périodes chronologiques variables. Selon les deux auteurs, cette vision de l'histoire permet de mieux cerner les conséquences actuelles du capitalisme, et surtout, de contrecarrer l'idée de la triste nécessité de l'inégalité liée à la civilisation. Inégalité qui serait inhérente à la vie humaine et irrémédiablement conditionnée par la qualité de vie qu'offre le système économique majoritaire du moment. Pour le paraphraser autrement, on peut citer l'argument souvent évoqué par les défenseurs du capitalisme qui stipule « qu'il n'y a jamais eu si peu de pauvreté dans le monde et ce grâce à la croissance. ». L'inégalité serait alors le prix à payer pour voir diminuer la pauvreté... Il s'agit bien entendu d'un raisonnement bancal. De fait, c'est d'une part confondre « pauvreté » et « inégalité » et d'autre part délibérément accepter et tolérer la souffrance d'une large partie de l'humanité. C'est aussi décréter que l'homme est d'instinct, de par son « animalité » ou sa « nature », propice à être égoïste et *de facto* inégalitaire. D'après Graeber et Wengrow, si on souhaite aborder la question de l'inégalité, il convient plutôt de comprendre comment, au cours de l'histoire, des hommes détenant des ressources, et donc des richesses, les transforment en pouvoir sur leurs semblables. « *La logique interne des relations entre les membres de la classe gestionnaire à devenir dominante : cela me paraît être une constante dans l'histoire des sociétés* » nous dit Guy Bajoit¹⁸. L'inégalité est en ce sens une construction sociale qui peut se concrétiser dans de multiples configurations et formes socio-culturelles. Le capitalisme en est une. En quoi est-il particulièrement emblématique en la matière ?

Comme dit plus haut, ce modèle économique est profondément paradoxal car il a permis, comme jamais auparavant, à une partie de la population de ce monde d'améliorer ses conditions de vie tout en excluant une autre. Cela s'explique par un autre événement majeur de la fin du XVIIIème siècle à savoir l'avènement de la démocratisation des sociétés permettant l'élaboration des droits humains garantissant notamment la liberté individuelle et l'égalité. Aujourd'hui, ces droits s'inscrivent dans nos actes quotidiens et sont protégés collectivement par l'Etat, ou du moins, pour les personnes qui ont la chance d'habiter dans un pays le garantissant. Mais force est de constater, que même dans les pays où l'Etat se doit d'être garant des droits de toutes et tous, la liberté individuelle, ou plutôt une certaine idée de la liberté, prime sur l'égalité de toutes et tous. Historiquement, et ce malgré la devise « Liberté, égalité, fraternité » de 1789, la conception de l'égalité dans le droit reste le privilège de certains. L'égalité est ici décrétée comme une prédisposition puisque « Les hommes naissent libres et égaux ». Toutefois, l'égalité n'est pas un état de fait mais bien une construction sociale. Nous ne naissons donc pas égaux puisqu'il existera toujours des différences physiques entre chaque être-humains et aussi des différences sociales issues des choix du passé. Cette dernière prédisposition sociale est par contre modifiable¹⁹. Aujourd'hui, l'égalité des chances est considérée comme la forme d'égalité à viser se rapprochant plus de l'équité que de l'égalité formelle. C'est avant tout le respect des droits individuels et l'accès à ceux-ci qui sont considérés comme justes et moins les conditions sociales et collectives permettant d'y consentir.

L'intérêt général, égalitaire donc, est par conséquent plus souvent bafoué au profit de l'intérêt particulier. L'accès aux ressources permettant de vivre dignement est lié à l'effort consenti par chacun sous un principe de liberté. Ce principe, c'est celui du mérite et de la compétition. Un individu libre se construit lui-même. Il est sujet et acteur de son existence personnelle et doit donc se battre pour mériter de vivre dignement. Ce principe du mérite et de la compétition, basée sur la liberté individuelle comme droit, engendre nécessairement une relation de domination au sein d'une population. Chacun pensant, légitimement ou non, mériter davantage que l'autre.

Pourquoi l'homme transforme-t-il ce qui l'entoure ? – La dégradation des environnements naturel et humain

Cette relation de domination entre les hommes n'est pas sans rappeler celle exercée sur la nature dans le contexte capitaliste. La rationalisation scientifique de la nature comme fondement du capitalisme se couple ici à la rationalisation démocratique des rapports humains comme facilitateurs de ce mode de production. La maîtrise de la nature, par l'extractivisme et le productivisme, se confond avec une certaine vision de la liberté des hommes fondée sur le mérite et la compétition.

Le philosophe et essayiste Yves Citton fait remarquablement état de cette relation entre la nature et l'homme autour de la notion d'extractivisme. « *Que cela nous plaise ou non,*

nous sommes tous assis, plus ou moins confortablement, sur le mode extractiviste de production »²⁰, à savoir le capitalisme. « Nous sommes tous des Extractivistes à la fois par nos actes de consommation et pas nos gestes mentaux »²¹. Et si nous le sommes, c'est parce que nous reconnaissons la liberté individuelle de chacun selon le principe exposé plus haut.

L'extractivisme (Yves Citton, 2018)

1. *« L'arrachement d'un élément de l'environnement naturel élevé au statut de ressource ;*
2. *L'exploitation de cette ressource sans préoccupation des conditions de renouvellement de celle-ci et des conséquences de son utilisation ;*
3. *L'unique prise en considération du coût d'extraction et du prix de revient de cette ressource ;*
4. *L'exploration d'autres environnements une fois cette ressource épuisée ou difficilement accessible et ne rapportant donc plus aucun profit. »*

L'extractivisme, qu'Yves Citton résume en quatre points repris ci-dessus, peut se lire selon trois propositions, de notre ressort, qui lient la dégradation de l'environnement naturel à celle de la vie humaine. Car comme le dit Daniel Tanuro *« l'environnement humain et l'environnement naturel se dégradent ensemble et nous ne pouvons pas affronter adéquatement la dégradation de l'environnement si nous ne prêtons pas attention aux causes qui sont en rapport avec la dégradation humaine et sociale »²².*

Premièrement, l'arrachement et l'exploitation sont liés à l'uniformisation du monde. Les monocultures et les plantations à grande échelle en Amazonie en sont un malheureux exemple. Le capitalisme uniformise le monde matériel. Tout est plantation rectiligne ou élevage en quadrilatère sur des milliers d'hectares. Cette uniformisation de l'environnement naturel est possible car les esprits des hommes sont eux-mêmes uniformisés. Là où les nuances de la terre disparaissent, celle des cultures s'amenuisent aussi. La Terre est alors perçue comme un énorme champ à exploiter où les hommes seraient mus uniquement par le profit.

Deuxièmement, cette vision homogène de la Terre permet plus facilement de la détériorer. Pour maximiser l'exploitation des ressources et donc les profits, il faut creuser plus profond et plus loin. Il faut fatiguer les animaux jusqu'à leur retirer toute dignité. La détérioration de la nature est possible car les hommes se détériorent entre eux. Lorsque la terre est creusée dans des mines de l'Est de la République Démocratique du Congo pour engranger des métaux rares, c'est pour le bénéfice d'une partie de la population et non pour les personnes qui habitent à proximité de ces mines. Les hommes acceptent cette détérioration des conditions de vie de certains au profit de celles des d'autres, et y participent consciemment ou non.

Enfin, la détérioration de la terre mène inéluctablement à sa perte. Il est évident que la Terre est fragile et vulnérable. L'apathie de certains territoires ou d'espèces est une réalité. Le scandale du chlordécone utilisé dans les bananeraies en Martinique et en Guadeloupe est un exemple frappant d'un modèle économique mortifère²³. Là où les milieux se meurent, les hommes sont malades et amorphes. Et si l'apathie de l'environnement naturel est une évidence, c'est parce qu'elle est due à l'apathie des hommes. Elle est due à leur acceptation généralisée, souvent forcée, du capitalisme dominant.

Ces trois lectures ne doivent bien évidemment pas omettre toutes les luttes et les résistances qui existent en Amazonie, en République Démocratique du Congo et dans les territoires d'Outre-Mer français pour reprendre nos exemples cités²⁴. Partout ailleurs dans le monde des voix s'élèvent pour lutter contre l'uniformisation, la détérioration et l'apathie. Elles veulent rappeler que si l'homme transforme son milieu, c'est avant tout pour vivre.

Mais malheureusement lorsque cette exploitation est réalisée à des fins spéculatives, « le tramage relationnel »²⁵ entre les hommes et la Terre n'est plus. La recherche de profit pousse à dominer la nature. La domination de la nature est en ce sens aussi une domination de certains hommes par d'autres. Uniformisation, détérioration et apathie du monde sont les tristes expressions de cette domination inhérente au modèle capitaliste dont Jean-Jacques Rousseau avait déjà bien cerné, sans le savoir, l'essence en 1762 : « Suffira-t-il de mettre le pied sur un terrain commun pour s'en prétendre aussitôt le maître ? Suffira-t-il d'avoir la force d'en écarter un moment les autres hommes pour leur ôter le droit d'y jamais revenir ? Comment un homme ou un peuple peut-il s'emparer d'un territoire immense et en priver tout le genre humain autrement que par une usurpation punissable, puisqu'elle ôte au reste des hommes le séjour et les aliments que la nature leur donne en commun ? ».²⁶

Pouvons-nous penser autrement cette transformation du monde ? Comment reconsidérer l'économie ?

Ce tableau du monde peut sembler très sombre. Sa dure réalité nous invite à ne pas oublier un élément important afin de nous écarter de la résignation et du pessimisme. Ce sont les hommes qui décident de leur destin. Ce sont eux qui définissent les règles qui leur permettent de vivre ensemble. Ce sont eux qui pensent leur appréhension du monde.

Le monde peut donc être abordé autrement par la reconsidération de l'économie de marché à l'aune d'une autre vision de la nature et de la liberté individuelle. Entendons-nous qu'il ne s'agit pas ici de proposer une idéologie ou un système qui prendrait la place du capitalisme. Il s'agit plutôt de (re)questionner les fondements de notre conception de la nature et des hommes pour mieux aborder une possible alternative économique.

Dans son ouvrage « Basculements : Mondes émergents, possibles désirables »²⁷, Jérôme Baschet nous invite précisément à entrevoir une autre vision du monde en revenant sur trois caractéristiques de la modernité que sont le naturalisme, l'individualisme et l'universalisme. Nous avons discuté jusqu'ici des deux premières et la troisième a été à peine évoquée. Au-delà de répéter la nécessité de s'en extirper, Jérôme Baschet en décrit les évolutions envisageables et souhaitables. « *Il n'est pas de rupture possible avec le monde de la marchandise sans un véritable basculement anthropologique* ». C'est précisément ce basculement que Baschet développe pour reconsidérer l'économie dominante.

A propos de la sortie du naturalisme, c'est-à-dire de la rupture du rapport occidental à la nature comme nous l'avons défini plus haut, Baschet insiste tout d'abord sur le risque d'utiliser le mot « nature » qui reproduit indéfiniment ce qu'il est pourtant souhaitable de déconstruire. Il préfère parler de la Terre, voire de la Terre-mère, tout en évitant à nouveau l'écueil de signifier une chose extérieure à l'homme et englobante des non-humains sans distinction. On retiendra toutefois ici aussi la proposition de Frédéric Ducarme que c'est une certaine vision de la nature qui nous a mené au capitalisme et qu'on peut donc revoir cette vision tout en utilisant toujours ce même mot. Ceci étant, Jérôme Baschet met aussi en garde quant à une vision totalisante qui nierait la singularité de l'homme. C'est donc un difficile équilibre à trouver entre la non-extirpation de l'humain du reste du vivant et sa non-intégration totale dans ce dernier. Parce que les humains sont responsables, ou du moins une partie d'entre eux, de la vision naturaliste du monde qui mène à la détérioration des milieux, ils ne peuvent être assimilés entièrement à un Tout qui leur permettrait d'échapper à leur responsabilité. Ce qui n'empêche que « *l'humanité doit réapprendre à vivre en se sachant traversée par de multiples interactions avec d'autres vivants, sans lesquelles il n'y aurait aucune vie en elle* ».

Réapprendre la pluralité de la Terre appelle aussi à sortir de l'individualisme comme valeur suprême. Cette valeur institue que l'individu est prééminent à son environnement. La personne préexiste aux relations qu'elle a avec d'autres de ses semblables et la nature. Pour basculer vers une autre conception de la personne, comme être particulier, Jérôme Baschet s'intéresse aux sociétés « d'avant la modernité » tout en signalant qu'il convient de s'en inspirer et non de les singer. Il cite les Inuits ou encore les Mayas où les relations fondent la personne et non l'inverse. Ces relations sont préexistantes à la personne au travers des parents, des ancêtres mais aussi des non-humains comme chez les Mayas. Toutes ces relations permettent de concevoir différemment le collectif. L'individuel et le collectif ne sont plus opposés mais « *ils s'instaurent l'un par l'autre* ». Il est dès lors envisageable de considérer un basculement du règne des relations compétitives propre au capitalisme vers des relations coopérantes innovantes.

Une vision plurielle du monde et des cultures demande enfin à sortir de l'universalisme. Issu de la pensée des Lumières, l'universalisme moderne s'ancre dans des valeurs

occidentales affirmant l'égalité des êtres-humains. Historiquement européen donc, cet universalisme « a accompagné la mise en place du système-monde capitaliste » comme le souligne Jérôme Baschet. Afin d'initier le basculement, l'auteur s'est inspiré des Zapatistes qui invitent à construire « un monde où il y ait place pour de nombreux mondes ». Créer et accepter cette multiplicité, c'est opposer au capitalisme non pas une seule et unique voie à suivre mais plusieurs chemins. Ces chemins se font dans les différences communes qui créent le commun nécessaire à la réparation des milieux détériorés par le modèle capitaliste.

Ces trois chantiers de la pensée, ou d'une autre vision anthropologique, nous semblent prépondérants si on souhaite reconsidérer le capitalisme issu d'une conception du vivant et du non-vivant désuète, devenue destructrice.

L'économie sociale comme matrice de basculement du monde ?

Reconsidérer les liens entre les hommes et entre ceux-ci et la planète, c'est donc concevoir différemment les relations économiques. Dans le courant de l'économie sociale, l'approche de l'innovation sociale comme vision du changement du monde est intéressante à plus d'un titre. Innovante depuis son origine au XIX^{ème} siècle, l'économie sociale a d'autres enjeux à prendre en compte et notamment celui de l'environnement tout en préservant sa dimension sociale inscrite comme principe fondamental. L'économie sociale est d'ailleurs souvent décrite comme une économie au service de l'humain et de l'environnement. Par le respect de l'environnement souligné, nous entendrons également celui de la nature, et ce, malgré les définitions différentes. Cette posture ne change en rien le dualisme être-humain/nature longuement décrit.

En matière environnementale, les ressourceries ou les groupements agricoles sont des exemples d'innovations sociales prenant en considération l'environnement et le social dans le modèle entrepreneurial. Cela étant, la dimension environnementale reste marginale si l'on se réfère aux quatre principes de l'économie sociale ou les indicateurs EMES (EMergence de l'Entreprise Sociale)²⁸ inscrites au cœur de ces initiatives. La question environnementale serait-elle alors boudée par l'économie sociale ? Ou serait-elle, à l'inverse, intégrée à la dimension sociale par certains acteurs ? En matière d'innovation sociale, dans le contexte de l'urgence climatique et de la montée de l'inégalité, deux approches diamétralement opposées s'affrontent ici.

D'une part, le développement de l'entrepreneuriat social, valorisant l'individu comme visionnaire et porteur d'innovation sociale, insiste énormément sur la question environnementale. Approche promue notamment par l'association Ashoka, cette forme d'entrepreneuriat social soutient les projets novateurs qui répondent aux enjeux sociaux et environnementaux contemporains. L'innovation sociale y est financée par la philanthropie ou des investissements privés prenant en compte les rendements souhaitables à la fois

économiques et sociaux. L'innovation sociale est abordée dans l'entrepreneuriat social selon un angle résolument technique s'appuyant sur les pratiques managériales et financières du modèle dominant. En ce sens, elle peut être perçue comme une continuité du capitalisme sous des aspects plus « verts » ou plus policés. Finalement, l'innovation sociale s'entend comme une meilleure performance et productivité au service « de la planète » et des « plus pauvres ». Le leitmotiv est simple : ce qui est bon pour la planète l'est d'office pour l'homme. Dans la continuité d'un modèle pourtant décrié, il est logiquement difficile de remettre en question les fondements du système capitaliste. Les sources des inégalités sont mises sous silence voire répétées dans les rapports entre les donateurs ainsi que les entrepreneurs et surtout les personnes bénéficiaires. L'innovation sociale est conçue comme une réponse aux failles du marché, à l'insuffisance de l'action publique et aux limites de la philanthropie elle-même. Parfois assimilé au champ de l'économie sociale, cette forme d'entrepreneuriat social envisage l'innovation sociale selon une vision restrictive et critiquant en fin de compte peu notre rapport au monde.

D'autre part, l'innovation sociale, comme source de transformation de modèle de société, peut être abordée plus collectivement ou politiquement. Cette perspective de l'innovation est perçue selon une réelle transformation des rapports sociaux issue des besoins et de l'identité collective des mouvements sociaux. Du fait d'une approche moins technique et technologique, les organisations d'économie sociale, qui ont toutes comme point commun la primauté de la finalité sociale dans leur modèle entrepreneurial, développent peut-être moins directement des services environnementaux. Ceci dit, ces mêmes organisations visent par ailleurs une autre manière de satisfaire à des besoins et donc d'innover. Il s'agit d'une autre manière, inspirée de la pensée de Karl Polanyi²⁹, qui invite à s'écarter de la marchandisation de l'être humain et de la nature. Cette approche de l'innovation sociale sous-entend que le basculement de société engendre de fait un autre rapport à la nature. L'imbrication des considérations sociales et environnementales reste cependant difficile à mettre en pratique.

En effet, des entreprises d'économie sociale ont bien conscience de cette difficulté du lien entre les finalités sociales et environnementales ainsi que de la récupération de principes vertueux par le modèle capitaliste³⁰. Mais il existe un autre piège cognitif auquel certaines se font prendre. Il s'agit de la primauté de la visée environnementale que l'on rencontre sous les vocables « zéro déchets », « transition » voire « économie circulaire ». De plus en plus de petites coopératives et entrepreneurs d'économie sociale se lancent à pieds joints dans la production de biens de consommation dits écologiques ou biologiques³¹. Malgré le respect des valeurs de l'économie sociale, on peut se poser des questions quant à la finalité sociétale de certains de ces produits. Par exemple, en quoi la production d'un jus de fruit bio est-il porteur d'une autre vision de la société ? A qui est destiné ce jus de fruit ? Qui va acheter ce produit ? Comment le respect de la Terre est-il réellement intégré dans le projet ?³² Il n'y a bien évidemment aucune impossibilité à ce qu'un tel projet économique soit pérenne et valorisant pour un collectif. Ils restent toutefois rares.

On le constate, les dérives inégalitaires et naturalistes peuvent donc persister. Culturellement et sociologiquement, les injustices continuent d'exister. La séparation exacerbée entre « nature » et « homme » et ses conséquences se répètent. Si l'économie sociale se centre trop sur l'aspect environnemental, comme un diktat, sans en comprendre la réelle relation avec la finalité sociale, qui est son fondement, elle ne pourra pas être une source d'inspiration pour le basculement vers une société idéale. Comment alors l'économie sociale peut-elle intégrer la finalité environnementale au vu de l'urgence ? Ce sera la question que nous traiterons dans une deuxième analyse.

¹Bale, R., Fobar, R. (2020). Le braconnage de pangolins a atteint un niveau record en 2019. National Geographic [en ligne], (page consulté le 12 juillet 2021). [Le braconnage de pangolins a atteint un niveau record en 2019 | National Geographic](#)

²Il s'agit toujours d'une hypothèse à ce jour. Les nombreux rapports d'experts se contredisent continuellement. Les prestigieuses revues du Cell et du Lancet avancent qu'il n'y a pas encore de preuves quant à l'origine naturelle du Sars-Cov2. Les médias ont également un rôle important dans ce climat contradictoire. Peu importe l'origine du Virus dans le cadre de ce texte, notre propos n'en sera pas modifié. An Vu Van, B. (2021). Covid-19 : La difficile recherche de l'origine du virus. Radio-Canada [en ligne], (page consultée le 18 novembre 2021). [COVID-19 : La difficile recherche de l'origine du virus | Radio-Canada.ca](#)

³Baudon, D. (2021). L'éradication du SARS-CoV-2 est impossible...comme pour toutes les zoonoses infectieuses. JIM [en ligne], (page consultée le 13 juillet 2021). [JIM.fr - L'éradication du SARS-CoV-2 est impossible...comme pour toutes les zoonoses infectieuses \[Tribune\]](#)

⁴Le philosophe Frédéric Ducarme donne deux définitions de la nature. La première décrit la nature comme « l'ensemble de la réalité matérielle qui ne résulte pas de la volonté humaine (s'opposant à l'artifice, l'intention et la culture) ». La deuxième propose d'aborder la nature comme « l'ensemble de l'univers en tant que lieu, source et résultat des phénomènes matériels, et ce comprenant l'Homme ou du moins son corps (s'opposant au surnaturel, au métaphysique ou à l'irréel) ». Ducarme, F. (2021). Qu'est-ce que la nature ? Encyclopédie de l'Environnement [en ligne], (page consultée le 15 juillet 2021). [Qu'est-ce que la nature ? - Encyclopédie de l'environnement \(encyclopedie-environnement.org\)](#)

⁵Pour le géographe Bertrand Lévy, l'environnement constitue l'« ensemble des conditions naturelles (physiques, chimiques, biologiques) et culturelles (sociologiques) dans lesquelles les organismes vivants (en particulier l'homme) se développent ». L'auteur nous rappelle que cette définition est englobante puisqu'elle inclut la double dimension naturelle et culturelle. Ces deux dimensions sont au cœur du rapport que l'homme occidental entretient avec la nature. Lévy, B. (1999). Nature et environnement. Considérations épistémologiques. Actes du FIG, Géographie et nature [en ligne], (page consultée le 15 juillet 2021) [Nature et environnement. Considérations épistémologiques | Archive ouverte UNIGE](#)

⁶Descola, P. (2005). Par-delà nature et culture. Paris : Gallimard, 640 p.

⁷Tanuro, D. (2021). Face au désastre. Pourquoi Bruno Latour a tort et pourquoi il faut le prendre au sérieux. Contretemps [en ligne], (page consultée le 16 juin 2021). [Face au désastre. Pourquoi Bruno Latour a tort et pourquoi il faut le prendre au sérieux – CONTRETEMPS](#)

⁸Ducarme, F., Flipo, F. (2021). La « nature », une idée qui évolue au fil des civilisations. The Conversation [en ligne], (page consultée le 6 juillet 2021). [La « nature », une idée qui évolue au fil des civilisations \(theconversation.com\)](#)

⁹Ducarme, F., Flipo, F. (2021). *op cit.*

¹⁰Merleau-Ponty, M. (1994). La Nature. Notes et Cours du Collège de France. Paris : Editions du Seuil

¹¹Kempf, H. (2020). Interview de Philippe Descola : « La nature, ça n'existe pas ». Reporterre [en ligne], (page consultée le 5 juillet 2021). [Philippe Descola : « La nature, ça n'existe pas » \(reporterre.net\)](#)

¹²Ducarme, F., Filipo, F. (2021). *op cit.*

¹³Bajoit, G. (2021). Le capitalisme néolibéral : Comment fonctionne-t-il ? Et comment le combattre ? Louvain-la-Neuve : L'Harmattan, 202 p.

¹⁴Kempf, H. (2020). *op cit.*

¹⁵Legault, F. (2016). Anthropocène ou Capitalocène? Quelques pistes de réflexion. L'esprit libre [en ligne], (page consultée le 9 août 2021). [Anthropocène ou Capitalocène? Quelques pistes de réflexion | Revue L'Esprit libre \(revuelespritlibre.org\)](#)

¹⁶Bajoit, G. (2021). *op cit.*

¹⁷Graeber, D., Wengrow, D. (2018). Comment changer le cours de l'histoire. Le Grand Continent [en ligne], (page consultée le 15 juin 2021). [Comment changer le cours de l'histoire - Le Grand Continent](#)

¹⁸Bajoit, G. (2021). *op cit.*

¹⁹Selon cette conception historique de l'égalité de fait, ou décrétée, on comprend mieux comment la colonisation fut malheureusement possible. Preuve qu'il n'y eut aucune reconnaissance des différences et donc aucune volonté d'égalité. Preuve également du lien intime qui existe entre la colonisation et le capitalisme comme modèle culturel et économique. Pour en lire davantage, nous vous conseillons cet article. Lucchese, V. (2020). Interview de Philippe Descola : « Il faut combattre l'anthropocentrisme ». Usbek&Rica [en ligne], (page consultée le 3 août 2021). [Usbek & Rica - Philippe Descola : « Il faut combattre l'anthropocentrisme » \(usbeketrica.com\)](#)

²⁰Citton, Y. (2018). Contre-courants politiques. Paris : Fayard, 240 p.

²¹Citton, Y. (2018). *op cit.*

²²Tanuro, D. (2021). *op cit.*

²³Nous vous invitons à lire la passionnante recherche de Malcolm Ferdinand qui démontre comment ce scandale sanitaire est « le fruit pourri » d'une longue histoire coloniale elle-même issue de la pensée capitaliste. Il explique comment la souffrance d'une terre est avant tout celle des hommes sur des générations. Ferdinand, M. (2019). Une écologie décoloniale. Paris : Seuil, 464 p.

²⁴Citons, le Chef Raoni, figure emblématique de la lutte contre la déforestation de la forêt amazonienne. N'oublions pas les associations congolaises « Justice pour tous » et « Initiatives pour le développement intégral » qui œuvrent pour le respect des droits humains dans les mines du Kivu. Dans les Antilles, l'association guadeloupéenne « Vivre » lutte pour la reconnaissance de la responsabilité de la France dans l'utilisation du chlordécone dans les bananeraies.

²⁵Citton, Y. (2018). *op cit.*

²⁶Rousseau, J.J. (1762). Du contrat social. Paris : Le Livre de poche, 311 p.

²⁷Baschet, J. (2021). Basculements : Mondes émergents, possibles désirables. Paris : La Découverte, 256 p.

²⁸Pour en lire davantage, nous vous conseillons notre analyse écrite en 2018. De Bolster, H. (2018). Identités et dynamiques plurielles de l'économie sociale. SAW-B [en ligne] [Identités et dynamiques plurielles de l'économie sociale - SAW-B Fédération d'économie sociale](#)

²⁹L'innovation sociale n'est pas considérée par Polanyi comme le fait de répondre à des besoins sociaux non ou mal satisfaits. Elle est abordée comme une autre manière de satisfaire les besoins qui se dégage de la marchandisation de la nature et des

êtres humains. Prades, J. (2015). Du concept « d'innovation sociale ». Erudit [en ligne], (page consultée le 16 septembre 2021). [Du concept d'« innovation sociale » – Revue internationale de l'économie sociale – Érudit \(erudit.org\)](#)

³⁰Lovens, P.-F. (2021). « Les entrepreneurs sociaux ne sont pas de doux rêveurs ». La Libre Belgique [en ligne], (page consultée le 10 août 2021). ["Les entrepreneurs sociaux ne sont pas de doux rêveurs !" \(lalibre.be\)](#)

³¹Ce constat émane du travail que SAW-B opère dans l'intégration des clauses sociales dans les marchés. De plus en plus d'entreprises sociales, essentiellement fondées par des jeunes, se soucient grandement de l'aspect environnemental.

³²Nous vous invitons à lire à ce propos l'histoire de cette entreprise « d'économie circulaire » qui revient sur cette difficulté d'intégration, pleine et complète, de la dimension environnementale dans leur projet. Dauzer, C. (2020). La désillusion d'une start-up de l'économie circulaire. LinkedIn [en ligne], (page consultée le 5 octobre 2021). [\(2\) La désillusion d'une start-up de l'économie circulaire | LinkedIn](#)